TROIS ANS DE JEU DRAMATIQUE

(CONVERSATIONS)

Vus par les enfants (6 à 9 ans), Colette CALMELS (1) et Roger MONTPIED

Avec la collaboration de Janou LEMERY et Marguerite MOUREAU

- Discussion des enfants.
- Discussion entre C.C. et R.M.

Discussion des enfants

Gilles. — *Moi, j'aime bien les jeux dramatiques, parce qu'on fait des pièces, on apprend à être acteur.*
Nathalie. — *Gilles fait tout le temps des pièces où il y a des fées, des princes.*
Isabelle. — *Il peut bien, c'est son rôle ; il y en a qui veulent faire des pauvres, qui sont toujours tristes.*
Cyril. — *Au début, c'étaient les voleurs, la bagarre, les cow-boys, et c'est à la fin du premier trimestre qu'on a fait les fées.*

C.C. — Est-ce que vous pensez que **vous avez fait tous les personnages que vous avez voulu ?** Est-ce qu'il y en a qui ont eu envie de faire quelque chose et qui n'ont pas pu ?

Nicolas. — *Moi, j'ai pu tout faire, tout avec Colette, parce qu'elle est très très gentille.*
Gilles. — *Moi, j'aime bien Colette, c'est mon amoureuse !*
Isabelle. — *Chez Colette, au moins, on peut faire tout ce qu'on veut.*
Cyril. — *Des fois, c'est la faute du temps ; il y avait cinq pièces de prévues, et il y en a qui disaient : «ça dure cinq minutes... cinq minutes...», et puis ça durait une demi-heure et on n'avait plus le temps de faire les autres.*

C.C. — C'est parce que vous improvisez.

Marie-Claude. — *Même si je ne l'avais pas fait, je pourrai le faire l'année prochaine, parce que je reviendrai.*

C.C. — Au début, je vous avais demandé de ne pas faire de pièces avec de la bagarre parce que ça ennuyait les filles, et, pour les garçons, ça tournait au règlement de comptes.

Marie-Claude. — *Ça n'en finissait plus.*
Nicolas. — *Moi, j'ai pu tout faire, tout parce que, avec Christophe, on a pu faire une pièce de Giscard d'Estaing.*
Gilles. — *Moi, j'ai pas pu tout faire, parce qu'on voulait faire une «pièce de pieds» mais Nicolas n'amenait jamais son masque.*
Marie-Claude. — *Eh ben, ils avaient qu'à le faire sans leurs masques.*
Marielle. — *Moi, j'aime bien Marie-Claude quand elle fait la sorcière.*

---

(1) *C.C. n'est pas enseignante, mais comédienne amateur au C.R.A.D. (Centre Régional d'Art Dramatique). Elle s'occupe d'un groupe de jeu dramatique, le mercredi après-midi, dans le cadre des ateliers éducatifs du patronage laïc de Beaumont, créés il y a trois ans.*

Isabelle. — *Monsieur, aussi, il y en a certains qui jouent mieux que d'autres, parce qu'ils ont peut-être plus l'habitude.*
Marie-Claude — *Je trouve que Gilles, quand il joue des pièces, il fait trop l'imbécile.*
Nathalie. — *C'est comme Christophe... des fois... alors... c'est affreux comme il fait l'imbécile !*

C.C. — Je voudrais savoir : est-ce que vous avez **osé tout faire,** tout ce que vous aviez envie de faire ?

Christophe. — *Faire tout ce que j'avais envie, mais pas tout dire.*
Isabelle. — *Moi aussi !*
Marie-Claude. — *L'an dernier, moi, j'aimais pas une pièce, alors je l'ai pas faite.*
Nathalie. — *Avant, Françoise faisait beaucoup de pièces avec Marielle mais maintenant ça l'énerve, parce qu'elle dit que Marielle commande trop.*
Quelques-uns. — *Ah ! oui ! ça c'est vrai.*

R.M. — Marielle **commande ou organise les pièces ?**

Tous. — *Elle fait les deux.*
Marielle. — *Alors après, on a fait des pièces séparées en deux groupes : avec Isabelle et avec moi.*

C.C. — On a essayé de faire des petits groupes, afin que d'autres aient la possibilité d'organiser eux aussi.

(Discussion sur les choix des copains pour jouer, sur les affinités...)

Nicolas. — *Une fois Françoise, elle faisait bien quand c'était le méchant loup avec les petits biquets, là !*

C.C. — Peut-être qu'au début, ils avaient besoin de Mireille, d'une organisatrice, et après, ils pouvaient se débrouiller tout seuls et ils ont voulu échapper un peu à l'organisatrice. C'est ce qui s'est passé pour Françoise qui a fait sa pièce des petits biquets : elle était d'ailleurs très bien la pièce, faite par Françoise, jouée par Françoise, organisée par Françoise ; au début, elle ne l'aurait peut-être pas fait.

Christophe. — *Marielle, souvent, quand elle fait des pièces, la pièce s'embrouille parce qu'ils sont trop de personnages.*

Marie-Claude. — *Des fois, ils jouent un ici, et puis l'autre là ; on ne peut pas regarder des deux côtés à la fois et on comprend mal.*

C.C. — Est-ce que vous avez préféré **faire des pièces à deux ou trois,** ou bien **faire une grande pièce avec beaucoup de monde ?**

Marie-Claude. — *A deux ou trois c'est mieux.*
Isabelle. — *Si on avait fait avec beaucoup de monde, il aurait fallu bien organiser, ça aurait été drôlement dur à faire. Tandis que deux ou trois on s'embrouille moins.*

(Rappel des péripéties sur les pièces jouées, ce qui était bien, ce qui était manqué...)

Marie-Claude. — *Quand on fait plusieurs fois la même chose, ça fait presque plus rire les autres, alors il faut changer.*

Isabelle. — *Dans «L'Ane Grison», il aurait fallu se taire par moments ; il faudrait penser aux autres, pour ne pas parler tous ensemble.*

C.C. — Qu'est-ce que vous pensez de **la petite représentation** que vous avez donnée devant vos camarades, après Noël ? Vous avez joué deux fois dans l'après-midi, cela vous a obligés à beaucoup travailler ?

Marielle. — *Moi, j'ai bien aimé, mais la deuxième fois, on s'était un peu embrouillés.*
Isabelle. — *C'était amusant, mais la deuxième fois, on l'a moins bien fait parce qu'on a oublié des choses, parce qu'on était peut-être plus excités qu'avant.*

C.C. — Pour cette représentation, cela vous a obligés à **répéter pendant quatre ou cinq séances.** Est-ce que vous avez aimé cela ou est-ce que vous préférez ABORDER UNE PIECE CHAQUE FOIS ?

Christine. — *Moi, j'aimerais mieux changer.*
Isabelle. — *Pas moi, parce que si on avait changé, on s'en souviendrait plus ; ça aurait fait beaucoup plus de «scandale» (désordre). J'aime bien répéter un peu la chose ; c'est amusant, parce qu'à la fin, on trouve qu'on joue assez bien.*
Marie-Claude. — *Pas moi, ça m'énerve !*
Marielle. — *J'aime bien quand on la répète, mais à la fin, on pense à autre chose et puis ça embrouille.*

C.C. — Est-ce que vous aimez **représenter devant quelqu'un ?**

Nathalie. — *Moi, j'aime bien.*
Christine. — *Moi, j'aime entre les deux, parce qu'après on dit : «Oh ! tu as bien joué... tout ça !»*
Isabelle. — *J'aime bien le faire, mais j'aimerais pas qu'on applaudisse.*
Marie-Claude. — *Moi, j'ai honte.*

C.C. — Est-ce que **vous avez honte avec moi ?**

Tous. — *Non.*

R.M. — C'est seulement quand il y a des étrangers au groupe.
C.C. — Est-ce qu'il vous a fallu un certain temps pour être bien habitués et pour oser faire tout ce que vous voulez ?

Christine. — *Non, pas beaucoup de temps.*
Isabelle. — *C'est-à-dire qu'il a fallu un certain temps quand même parce qu'on ne connaissait pas bien la pièce, on n'était pas bien habitués, c'est vrai hein !*
Marielle. — *Avant, ceux qui n'étaient pas là l'an dernier avec C.C., on n'était pas tellement bien habitués.*

(Suite p. 21)

Françoise. — *Mais quand même, **il n'y avait pas assez de garçons** pour faire les messieurs.*
Christine. — *Ben les garçons, hein... on peut bien les remplacer, il faut toujours un garçon dans les pièces.*
Nathalie. — *Oui, mais c'est mieux quand il y a un garçon.*
Isabelle. — *S'il y avait que des pièces avec des filles, ce serait un peu agaçant, alors il faut quand même des garçons.*

C.C. — Est-ce que l'entente est bonne avec les garçons ?

Marielle. — *Pas toujours !*
Christine. — *Moi, j'aime pas quand les garçons jouent, parce que quand il faut être amoureuse d'un garçon, c'est agaçant, j'aime mieux que ce soit une fille.*

C.C. — Est-ce que vous préférez **préparer votre pièce tout seuls ou avec moi ?**

Isabelle. — *Avec toi, Colette, parce que tu nous dis beaucoup plus de «difficultés» ; parce que si jamais ça va pas, eh bien, tu nous le dis.*
Nathalie. — *C'est mieux quand on nous dit des critiques, parce que comme ça on peut l'arranger.*
Françoise. — *C'est mieux d'être avec Colette, parce qu'elle nous donne plus d'idées.*

R.M. — Des idées ou des conseils ?

Tous. — *Les deux.*
Nathalie. — *J'aime bien être chez Colette, parce qu'**on est libres.***
Marielle. — *Chez Colette, on fait ce qu'on veut ; quand elle met un disque, ceux-là qui veulent faire l'histoire qui a passé au disque, ils peuvent la faire ; mais si on veut pas, on la fait pas.*
Isabelle. — *En rangeant les affaires, on écoutait souvent la musique et on dansait.*
Marielle. — *Moi, j'aime bien, parce qu'il y avait des responsables des tables, des responsables d'habits, des responsables de maquillage, enfin des responsables pour ranger.*
Françoise. — *S'il y avait pas de responsables, et ben, ça serait tout en fouillis.*
Marielle. — *Et puis, ça serait tout Colette qui le ferait, alors hein !*

R.M. — Oui, et les autres le lendemain ?
C.C. — Qu'est-ce que vous pensez **des histoires sans paroles ?**

Nathalie. — *Moi, j'aime bien, c'est rigolo des fois !*
Isabelle. — *On parle pas et on fait beaucoup mieux les gestes pour faire deviner ce que c'est.*

R.M. — Ce que tu ne peux pas dire, tu es obligée de le dire avec tes gestes, avec ta figure, avec tout ton corps.

Christian. — *Moi, j'aime pas... après il faut deviner ce que c'est et c'est agaçant.*
Nathalie. — *Oh ! pas tellement agaçant.*

C.C. — Je trouve que c'est pas mauvais du tout, il faut que ceux qui font la pièce la jouent bien, afin que tout le monde comprenne.

Nicolas. — *J'aime mieux les pièces qu'on fait tout seul ; on a moins de difficulté pour préparer qu'avec tout le monde... et quand Marielle fait des pièces avec tous, c'est toujours embrouillé, il y en a qui courent... pfff !... enfin... j'aime pas ! Tout seul, on sait mieux ce qu'on va faire, on n'est pas embêté par les autres.*
Isabelle. — *Pour les histoires sans paroles, il faut pas être trop nombreux, pas à six ou sept, on peut pas dépasser trois ou quatre.*

LE LANGAGE

Marielle. — *Souvent, quand on prépare une pièce, il y a quelqu'un qui dit : «Bon ! j'irais faire les courses.» J'aime pas, j'aime mieux quand il dit : «Bon ! je vais faire les courses.» On voit mieux qu'il joue une pièce.*
Françoise. — *Oui, quand on dit : «bon j'irais faire les courses», on croirait qu'on est encore en train de la préparer.*

R.M. — Ça a de l'importance, les mots ou les phrases, la façon dont on les tourne quand on joue ?

Marielle. — *Quand on dit «j'irais», c'est quand on prépare la pièce, qu'on choisit les rôles, et qu'on dit ce qu'on va faire ; et quand on joue la pièce, il faut dire «je vais».*

Discussion entre C.C. et R.M.

R.-M. — Je ne sais pas si tu te souviens, je t'ai demandé, au début, de faire de la couture.

C.C. — C'est impensable, je ne sais pas coudre ! De la couture ? Tu es sûr ? Je t'ai dit que je faisais du théâtre, que je voulais bien m'occuper de jeu dramatique, mais rien d'autre. Il me semble qu'il faut apporter quelque chose aux enfants et je ne vois pas ce que j'aurais pu leur apporter en couture.

R.M. — D'ailleurs, tu as démarré tout de suite avec l'atelier de jeu dramatique.

C.C. — A l'époque, les moniteurs changeaient d'activité et moi, je ne voulais faire que du jeu dramatique.

R.M. — Oui, les moniteurs n'ayant pas de formation (C.E.M.E. ou F.F.C.) (2) la première année, nous devions un peu les former sur le tas, alors que les adultes qui avaient accepté aussi d'encadrer les enfants, avaient des ateliers fixes (couture, jeu dramatique).
Comment ça a démarré ?

---

(2) *Les Centres d'Entraînement aux Méthodes d'Education Active forment l'encadrement des centres de loisir avec hébergement. Les Francs et Franches Camarades forment l'encadrement des centres de loisirs sans hébergement.*

Un «programme-refuge»

C.C. — Ça a démarré tant bien que mal, et plutôt mal que bien, parce que je n'avais pas l'habitude d'enfants en groupe. J'ai deux filles, d'accord, mais je n'ai aucune formation pédagogique, donc je ne savais pas exactement comment j'allais m'y prendre. J'ai quand même quelques petites notions de jeu dramatique, alors je m'étais fait un programme (ça, ça compte hein !) ; un programme établi à peu près sur six mois ; j'avais vu grand ; j'avais acheté un beau cahier, bleu marine, à spirales, je me souviens très bien. J'avais établi les choses à apprendre, la progression normale, et je m'imaginais que ça allait se dérouler tout-à-fait normalement et comme moi je le pensais.
Et puis, je me suis retrouvée un jour dans la cour, et ensuite dans une classe, avec des enfants que je ne connaissais pas, je ne savais pas par quel bout les prendre et après une dizaine de minutes, je me suis dit : *«Eh bien... dans quelle galère t'es-tu embarquée ? C'est pas possible !»*

Je me suis quand même accrochée à mon cahier pendant deux ou trois séances, parce qu'étant donné que je ne savais pas comment m'y prendre avec les enfants, je me référais à ce que je connaissais.

Certaines institutrices m'avaient dit : *«C'est bien de faire du théâtre : vous allez apprendre aux enfants à réciter des poésies, à bien parler, à bien se tenir.»*
D'emblée, ça ne m'avait pas paru très intéressant, ce travail-là, mais je ne savais pas ce qui pouvait convenir et plaire à des enfants de sept-huit ans, et j'ai été épouvantée (c'est le mot) de voir que je ne les connaissais pas et que je ne savais pas ce qui les intéressait. Je me suis dit : *«Le jeu dramatique, c'est pas pour des gamins de cet âge-là ; ils ne savent rien, ils sont indisciplinés, ils ne savent pas parler, ils ne savent pas jouer* (sens théâtral), *enfin, ils «jouent» au papa et à la maman comme quand on est enfant.»*

Alors, j'ai fermé le cahier ; je me suis dit : *«il faudra tenir le coup puisque tu t'es engagée là-dedans»,* mais je n'étais pas fière du tout.

Une grande disponibilité

C.C. — Un de mes premiers souvenirs aussi, c'est que j'étais très très fatiguée ; au bout de deux heures avec les enfants, je n'en pouvais plus, il fallait que je m'assoie en rentrant chez moi et je ne parlais pas pendant au moins une demi-heure. Il fallait une telle disponibilité à l'égard des enfants ! Les écouter sans arrêt, ça criait dans tous les sens, moi, j'étais complètement perdue !

Le groupe : 12 enfants

R. M. — T'en avais combien ? Douze ?

C.C. — Je crois que j'en ai eu toujours douze à peu près, je n'avais pas un atelier très chargé, mais je pensais et je continue à le croire, que douze, c'est un maximum. Peut-être que je penserai différemment plus tard, mais pour l'instant, ça me suffit.

R.M. — Oui, d'ailleurs, d'après ce qu'on dit les enfants, ils préfèrent travailler à deux, trois ou quatre, c'est tout.

C.C. — Je croyais, au départ, qu'il leur fallait une certaine technique pour pouvoir organiser ça.

R.M. — Ah oui ! nous n'étions pas d'accord là-dessus.

C.C. — Il me semblait... quand je les voyais jouer une certaine scène, par exemple, chez le coiffeur : l'une coiffe et l'autre est la cliente ; je trouvais cela inintéressant pour moi, puis je pensais : *«C'est le niveau du jeu enfantin ; c'est ce que font tous les gamins, ce n'est pas la peine de faire du jeu dramatique pour jouer comme ça.»*
Je me disais : *«Ils n'ont pas de technique, ils ne savent même pas mimer le coiffeur. Je crois que je me suis trompée.»*

Création d'un climat, découverte des enfants

R.M. — Oui, la suite l'a prouvé, d'ailleurs. Mais tu as évolué dans le bon sens (pour nous). Tu disais au début, que tu avais préparé quelque chose et que ce n'était pas du tout ce que tu avais prévu qui s'était passé. Comment as-tu réagi après ?

C.C. — Au départ, je ne connaissais pas les enfants et ils ne me connaissaient pas. Il y avait **une attitude de méfiance réciproque** et chacun restait sur son quant-à-soi. (Il me semble que maintenant, même en prenant un groupe de gamins que je ne connais pas, je saurai m'adapter à eux plus facilement ; alors que la première fois il fallait d'abord que je comprenne que je faisais fausse route.)
Alors **les enfants attendaient quelque chose de moi.** Au départ, le jeu dramatique, ils ne savaient pas ce que c'était et moi je me disais : *«Bon, il faut que je leur apporte de la technique.»* Donc, comme ils n'osaient pas faire grand chose, ils me regardaient souvent. J'avais tendance à leur dire : *«Vous faites ceci, vous allez jouer cela.»*
Je n'imposais quand même pas trop, parce que c'est ma nature, je ne suis pas autoritaire. Mais comme il y a une certaine pudeur à vaincre, j'avais donc tendance à leur dire tout ce qu'il fallait faire. Je prenais une histoire : on va la lire, puis on va la jouer. Ce qui a influé aussi, c'est le fait que, petit à petit, **on a fait un peu connaissance avec les enfants.**

Les enfants sont pleins d'idées : la technique tout de suite ?

... Et je crois qu'ils m'ont apporté beaucoup, ce sont les enfants qui m'ont tout apporté.
En les connaissant, je me suis rendue compte qu'ils avaient tout plein d'idées et qu'au fond, c'était dommage de leur imposer les miennes. Et puis, dans un certain sens, ça m'était plus facile aussi parce que je laissais faire leur imagination. Je leur ai dit : *«Bon, c'est vous qui allez faire des pièces ; vous avez des idées, bâtissez votre pièce tout seuls, et moi, je regarde.»*
J'ai évolué. Je me suis dit : *«La technique, après tout, zut, c'est agaçant, c'est rasoir à ce niveau-là, alors, autant les laisser faire.»* Je crois que je ne suis plus intervenue que pour leur donner des éléments pour mieux se faire comprendre. La technique ne m'a servi qu'à cela après : à leur donner des petits tuyaux pour qu'ils arrivent à mieux se faire comprendre des autres et puis je les ai laissés faire absolument librement. ALORS LA, j'ai découvert les gamins : ce sont des enfants pleins de ressources, d'imagination, et je trouve que ce serait vraiment dommage de ne pas les laisser s'exprimer librement, parce qu'ils ont des possibilités extraordinaires du point de vue inventif.

Le propre de la vie

Je me suis rendue compte aussi d'une chose : je disais que c'était plus facile, mais quelquefois, c'est aussi plus difficile, vis-à-vis des autres, des gens qui vous regardent, qui sont amenés à vous juger. Quand on vient dans la salle, très souvent, c'est le foutoir, c'est le brouillon. Le travail... quelquefois il en sort quelque chose, mais quelquefois, il n'en sort rien : C'EST LE PROPRE DE LA VIE.

Le cadre

R.M. — Oui. Il y a eu un fait matériel qui a pu changer les choses : au lieu de rester dans la classe du début, tu es venue dans ma classe, avec la possibilité de vaquer aussi dans celles de Mado et de Rolande, donc vous aviez trois classes l'une à côté de l'autre qui pouvaient servir.

C.C. — C'est vrai, nous étions plus détendus, parce que nous savions que si on déplaçait un livre on ne nous en ferait pas le reproche. Nous étions plus à l'aise : je crois qu'on en a bien profité, mais je ne pense pas que nous ayons détérioré quoi que ce soit.

R.M. — Ah ! non ! non !

C.C. — Et puis, nous avions tout cet espace, et finalement, il nous fallait de la place parce que les enfants se groupaient par affinités pour préparer une pièce ; il y en a qui travaillaient dans une classe, d'autres dans une autre, d'autres dans les couloirs.

R.M. — Oui, il faut bien ça : quand les enfants préparent une pièce il faut qu'ils soient isolés, tranquilles, qu'ils aient leur

autonomie. Ils viennent demander conseil seulement s'ils le jugent bon (soit pendant la préparation, soit à la présentation).

L'introduction de la technique

C.C. — Dans un deuxième temps, je les laissais libres de jouer leur pièce ; je les arrêtais au niveau de l'interprétation. Je laissais inventer et jouer l'histoire, mais je les coupais en leur disant : *«On ne comprend pas bien ça, il faudrait que vous le présentiez d'une autre façon.»*
AUJOURD'HUI, on en est au point où ils préparent librement, où ils jouent librement, mais de temps en temps, ils aiment bien qu'on leur donne quelques explications, des conseils. Il y a eu une évolution totale, une progression, je crois.
La première année, je crois que je n'ai pas cru à ce que je faisais, parce qu'au début, je croyais à la technique (bien parler, bien jouer) et puis, ça n'a pas duré longtemps...

R.M. — Oui, ça les contrait trop souvent.

C.C. — Oui, ça les contrait trop souvent, et puis, ce n'est pas un matériau très maniable, les enfants, alors je me suis rendu compte que ça ne marchait pas. Ensuite, je les ai laissés libres, mais j'étais très désabusée parce que c'était très brouillon, il n'en sortait pas souvent grand chose. J'essayais bien de leur donner des indications, mais j'étais un peu déprimée et je me disais : *«Ça sert à rien, à sept-huit ans c'est très pauvre et on ne va pas très loin.»*
Et puis, ce qui m'a réconfortée, c'est la dernière séance de la première année ; les enfants m'ont dit : *«On a des idées, toi, tu vas rester là et nous, on va faire nos pièces.»*

Alors, ils ont pris vêtements, maquillage (ce qu'il y avait à l'époque). Ils se sont partagés en deux groupes, et chaque groupe a préparé une pièce, et une pièce qui se tenait !
J'ai trouvé ça formidable. Je me suis dit : *«Tout compte fait, ça n'a pas été absolument négatif, le travail fait dans l'année.»*

L'opinion de autres

C.C. — Et la deuxième année, mon comportement a été différent parce que j'ai compris que jusqu'à présent, j'avais été influencée par l'opinion des autres.
Au C.R.A.D., je fais du théâtre et je travaille pour la représentation, souvent. Et là, si quelqu'un venait et regardait les enfants, ça n'était pas présentable, c'était du niveau du jeu, du simple jeu, mais pas de la représentation. On aurait pu dire : *«c'est la pagaille, ils s'amusent»* et quelqu'un a même dit : *«C'est facile de faire du jeu dramatique comme ça !»*

R.M. — Ceux qui disent ça ne se rendent pas compte de ce que c'est au début, et il est certain que, s'ils essayaient d'en faire, ils se heurteraient aux mêmes problèmes que toi ; ils pensent eux aussi qu'il faut être très directif et apporter de la technique au début. Alors qu'on a vu, avec les enfants, que c'est plus tard qu'ils demandaient la technique. Marielle, Isabelle, Marie-Claude, Christine... qui ont travaillé deux ou trois ans avec toi, demandent maintenant la technique...

Les enfants demandent la technique : elle les aide à élucider leurs situations

C.C. — Pour aller plus loin, elles demandent d'autres manières de s'exprimer.
Mais je l'ai senti dans le courant de l'année **qu'on était arrivé à un palier** où il fallait apporter autre chose.
A partir de la deuxième année, j'ai évolué dans le bon sens ! Je me suis dit : *«Tout compte fait, tant pis pour les autres.»* Il y a une démarche qu'on fait vis-à-vis de soi-même, une démarche personnelle. *«On en pensera ce qu'on voudra, si on n'est pas content, tant pis, l'essentiel, c'est que les enfants soient heureux et qu'ils puissent faire ce qu'ils ont envie de faire, exprimer ce qu'ils ont envie d'exprimer. Et tant pis !»*
Je n'ai pas d'**ambition de représentation.** A partir de ce moment-là d'ailleurs, je me suis élevée contre la représentation ; je trouve que c'est contraignant et que ça fausse pas mal de choses ; ça tue la spontanéité. Ça doit venir plus tard, à un autre degré.

R.M. — Tu parles de la représentation pour l'extérieur, parce qu'il est essentiel qu'ils représentent pour eux, dans le groupe.

C.C. — Oui, c'est donc là que j'ai décidé de les laisser s'exprimer librement, comme ils voulaient, comme ils pouvaient, et je n'introduisais ma technique que de temps en temps, pour les aider.
Là, c'était la liberté totale, absolument totale pour les enfants.

Apprendre à faire face

Mais il ne faut pas être complètement démunie, parce qu'il y a des jours sans, des jours où tout va mal, des jours où les enfants n'inventent rien, où ils ne s'entendent pas. Alors, je crois que le rôle de l'adulte, là, c'est de leur faire des propositions, d'essayer de les intéresser à quelque chose. On s'est rabattu souvent sur **les histoires sans paroles,** quand ils n'avaient pas envie de parler... et puis c'est une autre forme d'expression ça aussi, c'est plus corporel.

R.M. — Ce sont des problèmes pédagogiques que tu évoques là.

C.C. — Oui, on essaie au moins de se sortir d'une situation, quand ça ne va pas...

R.M. — C'est un rôle d'animateur.

C.C. — **Les enfants me formaient, ils m'ont apporté beaucoup,** j'ai appris sans arrêt avec eux. On ne peut pas rester sur une situation brouillonne où chacun part avec une sensation de malaise en se disant *«bof ! j'ai rien fait»,* c'est désagréable. On n'arrivait pas toujours à résoudre notre problème mais enfin, du moins, on avait essayé.

L'organisation sociale

Et puis... je me rendais compte d'une chose : c'est que le jeu dramatique c'était aussi **apprendre à vivre en société,** ensemble, en groupe. Quelquefois, il ne sortait pas de pièce, mais on avait l'impression d'avoir réussi une meilleure entente les uns par rapport aux autres... et puis, on apprenait aussi la responsabilité.

R.M. — Ils ont insisté là-dessus les enfants.

C.C. — Comme il ne faut pas que ce soient toujours les mêmes qui fassent les corvées, il est nécessaire que tout le monde participe ; des responsables sont désignés : responsables de vêtements, maquillage, tables...

R.M. — Tu les désignais ou ils se choisissaient ?

C.C. — Oh ! non ! Ils se choisissaient. J'ai laissé faire ma nature qui n'est pas autoritaire, j'ai proposé : *«On va faire ça en commun, je trouve que c'est préférable.»*
Par exemple, les enfants adorent tenir la fiche d'appel. Moi, ma mémoire défaille, je promettais à un enfant un mercredi, et j'avais oublié la semaine suivante.

R.M. — Alors tu commettais une injustice.

C.C. — Oui, quand on ne peut pas se fier à une seule personne, il vaut mieux le faire en groupe. Nous disions : *«La prochaine fois, qui le fera ?»* C'est un petit niveau, mais je trouve que c'est déjà pas mal.
Parfois ils se chamaillaient et je leur disais : *«mettez-vous d'accord» ;* j'essayais de ne pas trancher dans les problèmes qu'ils pouvaient résoudre eux-mêmes, je les laissais se débrouiller. Effectivement ça marchait pas trop mal.
Je crois qu'**on ne leur fait pas assez confiance** aux gamins, parce que les problèmes, ils savent très bien les résoudre.

R.M. — Oui, ils ont su d'autant plus qu'ils se trouvaient dans **leur cadre habituel.**
Les enfants de ton groupe (les douze) ont presque toujours été les mêmes et ils avaient choisi le jeu dramatique parce qu'ils savaient ce que c'était, ils en avaient déjà fait avec Mado en classe. Ça aurait fait boule de neige ensuite, si on avait eu des monitrices qui veuillent monter d'autres groupes ; il y aurait bien eu une trentaine d'enfants qui auraient fait du jeu dramatique aux ateliers de Beaumont. Ton groupe a bien fonctionné parce qu'il y a eu une permanence des enfants qui ont évolué ensemble, qui se connaissaient en classe, qui connaissaient le cadre, et puis parce qu'on avait réussi à **mettre à leur disposition pas mal de matériel** (maquillage, habits...) qui aidait leurs créations.

Les paliers nécessaires dans l'engagement de son être

C.C. — Au début, on ne faisait pas une équipe, on n'avait pas ce sentiment, ça n'est venu que la deuxième année, parce que j'ai évolué moi-même.

R.M. — La création du climat est très importante. Si vous avez fait une équipe, c'est parce que les liens se sont resserrés entre vous, c'est ce que les enfants ont dit : ils étaient bien avec toi.

C.C. — Je pense qu'on en est au point de la liberté totale, il n'y a pas de sujet tabou, et encore, ils ont osé tout faire, mais ils n'ont pas osé tout dire.
Je prends l'exemple de Marie-Claude, que j'ai vu évoluer : au début, elle était gênée, timide, il faut dire que c'est gênant parce que **c'est soi-même qu'on met en cause,** ses propres bras, son corps, sa langue, **on s'engage beaucoup plus que pour faire de la peinture.**

R.M. — On a l'impression d'ouvrir son livre à soi, de tourner les pages devant les autres.

C.C. — Marie-Claude était toute rouge au début, très gênée, on sentait bien qu'elle jouait, et elle le montrait bien qu'elle jouait. Elle faisait **ce décalage entre le personnage qu'elle jouait et elle-même.**

R.M. — Elle prenait du recul.

C.C. — Et maintenant, *«pfouff»,* Marie-Claude ! Au début, elle ne savait pas parler et maintenant, elle en raconte !

R.M. — Oui, Marie-Claude, c'est une réussite.

C.C. — C'est formidable !

R.M. — On a réussi avec Marie-Claude et avec d'autres, parce que tu as fait partie de l'équipe éducative, de l'équipe pédagogique même, parce que tu l'as dit, tu as appris la pédagogie.

C.C. — Oui, **je me suis formée sur le tas,** mais je compte beaucoup sur les enfants parce qu'ils m'apprennent beaucoup de choses.
Lorsque tu nous a demandé de **faire une représentation,** j'étais contre parce qu'on ne travaille pas de la même façon, ce n'est pas du tout le même esprit que la **création spontanée** : on travaille pour la représentation, on travaille pour plaire, et il faut être arrivé à un certain niveau. On l'avait décidé tout de même, je me suis dit : *«Tant pis, ce sera ce que ce sera ! Je vais les laisser faire.»*
Les enfants ont trouvé deux thèmes eux-mêmes, en particulier *«la riche et la pauvre» ;* elles l'ont mise en scène elles-mêmes, je ne suis pratiquement pas intervenue et elles l'ont répétée. Là, j'ai joué le **rôle du spectateur critique** : *«On comprend pas... C'est trop touffu... Vous jouez dans tous les coins...»*
Eh bien, ces enfants sont arrivés à un degré de rigueur pour construire la pièce, qui m'a complètement abasourdie. Elles ont fait les coupures elles-mêmes. Mais néanmoins, c'est un peu «rasoir» ; ça va bien de répéter quatre fois, mais après ça les lasse.

R.M. — Je ne crois pas tellement, parce que cette pièce : *La riche et la pauvre,* elles l'ont présentée devant les parents, à la réunion de samedi.

C.C. — Ah bon !

R.M. — C'est là où on sent qu'ils t'ont intégrée, parce qu'il y a **des rebondissement des ateliers du mercredi sur notre classe et vice-versa.**
Mado a fait aussi appel à toi pour préparer la pièce qu'elle devait présenter à la journée des coopératives à Moulins.

C.C. — Ça me fait bien plaisir d'entendre ça. Quand je vois les enfants évoluer, je me dis parfois : *«C'est peut-être parce que ce sont des enfants exceptionnels que ça marche aussi bien.»*

R.M. — Ah non !

La valorisation de chacun

C.C. — Ils savent faire beaucoup de choses, prendre leurs responsabilités, s'organiser, **ils ont des possibilités en eux qu'ils savent exploiter.**
Parfois, ça ne ressemble pas à l'idée qu'on se fait du jeu dramatique, mais pour moi, c'est «laisser aux enfants la liberté de s'exprimer».

R.M. — C'est la création du climat qui est essentielle.

C.C. — Mais il faut d'abord aimer les enfants, **avoir de la sympathie pour eux.**

R.M. — Ils l'ont bien senti d'ailleurs.

C.C. — Isabelle a dit : *«Il y en a qui jouent mieux que d'autres.»* C'est certain, mais **dans chaque enfant, il y a quelque chose de bien.** Ce que j'essaie de faire, c'est de trouver et de mettre en valeur ce que chacun a de bien. Tout le monde a besoin d'être valorisé par rapport aux autres.
Ce serait abominable de voir un enfant qui se sentirait malheureux au point qu'il n'ose plus rien faire, et qu'il sente que les autres jouent bien et que lui en est incapable.
Petit à petit, ils sont tous venus au point où ils ont eu envie d'inventer eux-mêmes, d'organiser et de créer leur propre pièce, comme Françoise.

R.M. — Tu parlais d'enfants *«exceptionnels».* On pourrait penser que ce sont des enfants venant d'une certaine élite. En réalité, ils viennent de tous les milieux et même beaucoup de milieux modestes. Il faut dire que tu as travaillé longtemps avec eux.

Prendre le temps

C.C. — Je pense que c'est un travail de longue haleine, parce que si j'en étais restée à la première année, le bilan aurait été plutôt négatif. Je n'y croyais pas beaucoup : sept-huit ans pour des enfants, c'est trop jeune pour le jeu dramatique.
Ça dépend de ce qu'on en attend : si on veut en faire des petits singes qui jouent comme des adultes, ça ne doit pas les intéresser tellement. Ils aiment rester à leur niveau ; c'est à l'adulte d'essayer de les rejoindre. Au début, j'attendais qu'ils jouent des sentiments, alors qu'ils jouent des situations toutes «brutes» : «je suis chez la coiffeuse, je mets des rouleaux». Et après, ils évoluent.

R.M. — Il y a l'âge qui joue pour savoir s'organiser ; c'est ce qu'a dit Nicolas (sept ans) : il préfère encore jouer tout seul.

C.C. — On n'en est pas encore au niveau du jeu collectif ; ils n'arrivent pas tellement à s'organiser. Ils peuvent faire des pièces à trois, quatre ou cinq ; au-delà, on a essayé quelquefois, mais c'est difficile.
Ou alors, avoir une trame toute faite, mais **pourquoi brûler les étapes,** il faut laisser faire les choses. On y arrivera bien un moment ou l'autre.

R.M. — Ils sont bien arrivés à demander la technique.

C.C. — Marielle, qui est très évoluée, demande : *«on pourrait pas faire une pièce tous ensemble ?»,* mais on n'y arrive pas encore.

R.M. — C'est lourd !

C.C. — Peut-être que je ne sais pas tellement organiser, et puis, je n'aime pas intervenir.

R.M. — Tu risquerais de devenir directive et je ne sais pas si les enfants apprécieraient.

C.C. — C'est un travail en commun que l'on fait, moi j'apporte ma petite part et c'est tout.

Juin 1975